N° 73. MERCREDI. 12 SEPTEMBRE 1838.

Le prix de l'abonnement à cette feuille, qui paraît les Mercredis et Samedis, est de 5 fl. pour 6 mois, et de 5 fl. 52 cts. pour la recevoir par la poste, franche de port.

JOURNAL
DE LA VILLE
ET DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

Pour les Abonnemens, Insertions, Correspondances, Annonces, etc., s'adresser à l'Imprimerie du Journal. Les Insertions coûtent 10 cents par ligne d'impression.

TURQUIE. — *Constantinople*, 14 *août*.

Reschid-Pacha part après-demain pour Londres, chargé d'une mission extraordinaire du grand-seigneur; il doit passer par l'Italie et s'arrêter à la cour de Turin. Il se rendra ensuite à Londres; en passant par Berlin. Reschid-Pacha est le seul homme de talent qui ait siégé dans le conseil des ministres de la Porte, et le seul qui pût arrêter les projets ambitieux du pacha d'Egypte. On ne peut se faire une idée de l'étonnement du public à Constantinople à la nouvelle de ce renvoi inattendu de Reschid-Pacha. Au reste sa mission paraît avoir un but très-important. La route même qui lui est prescrite paraît avoir pour objet de lui faire recueillir des renseignemens qui ont échappé à Ahmed-Fehi-Pacha, qui a fait le même voyage, et qui depuis est tombé en disgrâce.

M. de Barante est parti hier pour Odessa. La fête donnée à M^me^ de Barante par la femme de Reschid-Pacha, a été d'un fort bon goût. M^me^ Reschid en a fait les honneurs avec infiniment de grâce. M. de Barante a eu l'honneur d'être introduit dans le palais du sultan. (*Gazette d'Augsbourg.*)

ITALIE. — *Milan*, 28 *août*.

Hier vers deux heures LL. MM. sont arrivées à la ville royale de Monza, au bruit des acclamations du peuple accouru pour leur faire fête: à Inverigo, LL. MM. ont été visitées par la comtesse Nava, née d'Adda, veuve du célèbre architecte marquis de Cagnols, auteur de l'arc de la paix. D'une des salles du palais construit par le comte, LL. MM. ont pu contempler avec ravissement à l'horizon d'une plaine immense ces formes grandioses de l'ancienne et superbe basilique où dans quelques jours l'empereur doit ceindre la couronne de fer. Arrivées à Monza, LL. MM. ont été reçues par les archiducs François, Charles, Louis et Jean, le vice-roi, la vice-reine et leur famille, le duc et la duchesse de Modène, les archiducs Ferdinand et Maximilien, et par les autorités civiles et militaires. La population partage les transports de tendresse dont elle a été témoin. Quand l'impératrice se retrouva dans les bras de son auguste sœur, LL. MM. s'étant approchées des croisées aperçurent une grande affluence de peuple devant les portes grillées de la première cour. Aussitôt elles ordonnèrent d'ouvrir, et la foule se porta vers le palais en faisant retentir l'air de cris de joie.

Hier 27, jour de l'arrivée de LL. MM. l'empereur et l'impératrice à leur ville de Monza, le conseil municipal de Milan a préludé aux fêtes et réjouissances publiques par un acte de bienfaisance. 150 dots de 2,000 livres chacune, destinées à de jeunes filles pauvres de Milan, ont été tirées au sort devant une nombreuse assemblée dans une des salles du palais du Broletta. Les jeunes filles que le sort a favorisées seront mariées dans une année à partir du jour du couronnement.

ALLEMAGNE. — *Francfort*, 28 *août*.

Des lettres de Constantinople annoncent que le renvoi du reiss-effendi a pour motif véritable la passion qui entraîne Mahmoud à faire la guerre au pacha d'Egypte. On ajoute que S. H. a signifié ses intentions à cet égard aux ambassadeurs de France et d'Angleterre. « Vous voulez, leur a-t-il fait dire, que la paix subsiste; mais il est écrit dans le Coran que lorsqu'on veut la paix, il faut d'abord combattre l'iniquité, et que la guerre est inévitable dans un empire où ceux qui doivent obéir s'arrogent le droit de commander. La paix de l'Orient est dans l'Egypte rebelle, et c'est là que nous irons la chercher. » Les ambassadeurs n'ont pas trouvé ces raisons bonnes et l'empereur de Russie, à qui on les a communiquées, les a trouvées excellentes; c'est ce qui a fait dire que la Porte s'était jetée de nouveau dans les bras de la Russie.

Un bâtiment à vapeur a été expédié de Constantinople à Smyrne; il porte au capitan-pacha l'ordre de mettre à la voile. On pense que cet ordre est motivé par le mouvement de la flotte égyptienne. Il a été communiqué aux légations, et les circonstances de cette communication confirment de ce que nous venons de dire des intentions actuelles du grand-seigneur et de sa résistance aux conseils pacifiques.

D'un autre côté, la *Gazette d'Augsbourg* publie la lettre suivante d'Alexandrie, en date du 7 août:

« Les flottes turque et égyptienne ont pris une attitude hostile: l'une est à Mitylène, l'autre croise devant le port d'Alexandrie; mais elles ne font aucun mouvement pour se rapprocher. Toutefois, ces mouvemens n'ont d'autre but que de cacher les manœuvres des armées de terre, qui reçoivent des renforts de part et d'autre sur la frontière de Syrie. La guerre nous paraît inévitable dans ces circontances. Et qui pourrait l'empêcher d'éclater? L'opinion du *Journal des Débats* n'est fondée sur rien: ni la France, ni aucune autre puissance ne tentera une intervention armée, car il faudrait pour cela opérer un débarquement sur les côtes de Syrie; mais quelle puissance pourrait impunément exécuter un pareil projet? Qui paierait les frais et qui oserait prétendre que, dans ce cas, la paix serait promptement rétablie? Il y aurait un soulèvement en masse dans la Syrie, et dans ce cas, l'armée d'intervention entreprendrait-elle d'étouffer la rébellion? Un blocus de la côte d'Egypte est impossible, car l'Angleterre se fermerait ainsi la route aux Indes par ce pays.

« Le pacha d'Egypte connaît parfaitement la situation politique de l'Europe et ne s'inquiète guères des mesures des puissances; son caractère repousse le *statu quo*, qui ne fait que compliquer, d'année en année, le nœud gordien. Les personnes qui l'entourent assurent qu'il poursuit son projet de se déclarer indépendant, et il a trop bien prouvé, pendant toute sa vie, que la réflexion calme et froide l'emportait chez lui sur les passions les plus violentes, pour qu'il soit possible de croire qu'il n'y ait en cette circonstance que vaine jactance de sa part. Je crois donc que le pacha est soutenu par quelques puissances européennes et que notamment l'Angleterre veut pêcher dans l'eau trouble. Dans tous les cas, le pacha ne fera à ces puissances que les concessions compatibles avec son intérêt. »

— On écrit de St-Pétersbourg, le 19 août:

Le comte de Tchernichef, ministre de la guerre, a reçu de l'empereur un ordre, en date de Tœplitz, qui lui enjoint de faire réunir une armée de 60,000 hommes et de 120 bouches à feu à l'extrême frontière de la Bessarabie, entre Kilia et Ismaël, d'en donner le commandement au général d'infanterie baron Rüdiger et de mettre cette armée à la disposition du sultan Mahmoud, dès que celui-ci le demanderait. On assure que l'escadre du contre-amiral Oumanets, qui est mouillée vis-à-vis de Trébisonde, et qui a à son bord douze cents canons, sera également mise à la disposition du grand-seigneur.

L'empereur a ordonné de réunir un corps d'observation de 20,000 hommes sur les bords de l'Araxe, le long de la frontière persane, et un corps de réserve de 30,000 hommes à Erivan. Les troupes qui forment ces deux corps, dont le dernier sera placé sous les ordres du général Potsowski, ne seront tirées ni de l'armée du Caucase ni de celle de la mer Noire, mais elles seront envoyées de Sébastopol.

— On écrit au *Correspondant de Hambourg* qu'un homme de la haute noblesse est arrivé à Berlin, chargé par l'archevêque de Cologne de demander son élargissement de Minden. On ajoute que le prélat a entièrement changé de sentimens, et qu'il est prêt maintenant à se conformer à la volonté du gouvernement. Du reste, ce qui doit être un obstacle à ce qu'on accède à cette demande, c'est cette circonstance que la noblesse de Westphalie continue à faire de l'opposition contre les mesures du gouvernement, pour lequel elle montre beaucoup d'éloignement.

Il est possible que le prince Guillaume, fils du roi de Prusse, qui parcourt de nouveau la Westphalie et les pays du Rhin, traverse le Luxembourg et aille rendre une visite à son parent le roi de Hollande pour s'entretenir avec lui de la question hollando-belge. On présume aussi qu'il est question d'une augmentation de notre corps d'armée. Nos divisions dans le grand-duché de Posen recevront également des renforts. On veut enfin, puisque la douceur et les avertissemens ont été en pure perte, étouffer avec énergie la propagande, profondément enracinée, qui répand dans

toutes les contrées la semence empoisonnée de la révolte, semence qui commence déjà à germer dans quelques unes d'entr'elles.

FRANCE. — *Paris, 7 septembre.*

Le prétendu régime d'ordre et de liberté sous lequel la France a le bonheur de vivre, depuis huit ans, sera bien plus justement nommé le régime du pot-de-vin, il a toute espèce de droit a ce titre honorable, à cette glorieuse dénomination qui ne lui seront contestés ni par la postérité, ni par l'histoire. Chaque jour révèle quelque progrès nouveau dans cet industrialisme administratif qui veut faire ses affaires avant de faire celles de l'état; le pot-de-vin se perfectionne et se transforme à la fois, à l'aide des plus ingénieuses combinaisons, des plus habiles méthamorphoses, pour garantir ses bénéfices par un gage d'impunité, par un brevet d'innocence. Jusqu'ici on le croyait purement civil; on lui supposait des habitudes exclusivement pacifiques qui devaient l'éloigner du tumulte des camps et restreindre ses exploits dans les limites de la France. Mais le pot-de-vin, grâce aux inspirations et aux encouragemens du juste-milieu, a endosse l'habit militaire, il porte les grosses épaulettes, le chapeau à plumes de l'officier général; il est guerrier, diplomate, négociateur tout ensemble; il signe des traités avec des articles secrets qui lui donnent des sommes d'argent considérables; puis quand par hasard on s'avise de lui adresser quelques questions de manifester ses doutes sur son désintéressement, il s'écrie, en regardant le ciel, que le jour n'est pas plus pur que le fond de son cœur et de sa bourse, puis il veut monter au Capitole pour remercier les dieux de ses prétendues victoires. « Ce pauvre coq gaulois! disait dernièrement un ancien ministre de la Restauration, ils n'ont pu en faire un aigle, et ils en ont fait un ignoble oiseau de proie, un vautour.» Ce mot est juste, et les continuateurs de Buffon, les professeurs d'histoire naturelle ne manqueront pas sans doute de mentionner ce changement dans leurs classifications. (*Quotidienne.*)

— On écrit de Tunis, en date du 11 août :

L'amiral Gallois a quitté cette rade depuis plusieurs jours sur le vaisseau le *Jupiter*, avec sa mouche le *Bougainville*. Ils ont fait voile pour Smyrne. On est convaincu que les Turcs ne tenteront rien de sérieux contre cette régence. M. Gallois a laissé à l'amiral Lalande les vaisseaux de sa division le *Santi-Petri* et le *Trident*. Nous avons toujours la flotte anglaise sur rade, car il n'est point question de son départ. L'amiral Stopfort s'est decidé à communiquer avec la terre; il est venu à bord voir l'amiral et a rendu visite également au bey qui l'a reçu très-gracieusement. L'amiral et tous les commandans de l'escadre anglaise sont venus dîner à bord de l'*Iéna*; le surlendemain, l'invitation a été rendue par les Anglais. Le bey continue à réorganiser sa petite armée en silence. Il appelle sous les drapeaux une partie des tribus qui lui obéissent et fait des levées forcées de chevaux pour monter sa cavalerie qui est déjà sur un bon pied.

— Voici de nouveaux détails sur l'orage qui a éclaté hier sur Paris :

« Pendant toute la journée le baromètre avait subi d'étranges variations, le vent passait de l'ouest au nord avec une effrayante rapidité. Le soir, à six heures, la tempête a éclaté dans toute sa violence. Au milieu des raffales du vent, des éclairs multipliés, des coups de tonnerre, la pluie tombait à torrens, puis tout-à-coup elle cessait pour faire place à la grêle.

Plusieurs grêlons étaient plus gros que des noix: on en a ramassé qui pesaient plus d'une once. Il serait difficile de calculer tout le dommage causé par cet orage.

Tous les vitraux qui forment la toiture des passages publics ont été mis en pièces, ainsi que ceux des croisées sur plan incliné qui surmontent la plupart des maisons de Paris, et que l'on appelle croisées à tabatière.

Le Jardin des Plantes a, dit-on, beaucoup souffert. Des plantes rares ont été brisées; le vitrage des immenses serres n'existe plus.

Les passages Vivienne, Colbert et Delorme, ceux du Grand-Cerf, de l'Opéra, du Saumon, la belle galerie du Palais-Royal, étaient jonchés de débris, et comme l'orage a continué et a redoublé avec fureur à onze heures du soir, il a fallu les fermer, parce qu'il s'y trouvait plus d'un pouce d'eau. Toutes les boutiques étaient inondées. Les rues où il n'existe pas d'égout, notamment la rue Vivienne et la rue de la Chaussée-d'Antin, offraient l'aspect d'un lac.

La foudre est tombée rue de Charonne. Le fluide électrique n'a fait qu'effleurer un marchand de gâteaux qui heureusement n'a eu que sa blouse brûlée.

L'orage n'a pas ménagé les communes environnantes de la banlieue: Montrouge, Vaugirard, Grenelle, Asnières, Colombe, ont beaucoup souffert. Les maraîchers ont eu toutes leurs cloches et tous leurs châssis brisés; les prunes, les pêches, ont été meurtries et hachées, les arbres fruitiers mutilés. On a trouvé sur les routes un grand nombre d'oiseaux tués par la grêle. Beaucoup de voitures d'approvisionnemens ont été arrêtées dans leur marche, et n'ont pu arriver à la Halle. L'orage ne s'est apaisé qu'à une heure du matin.

Aujourd'hui tous les vitriers de Paris travaillent sans ralâche à réparer les désastres de la veille, car la température est toujours très-variable, de gros nuages crèvent encore à des intervalles assez rapprochés, et le grondement du tonnerre succède fréquemment à des éclaircies de beau tems. »

— On lit dans le *Sémaphore de Marseille* du 3 septembre :

« Un ami de M. Clot-Bey nous communique la lettre suivante que nous nous faisons un plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Damas, 23 juillet 1838.

» Dans ma dernière lettre, en date du 8 juin, je vous ai fait connaître la cause de la révolte des Druses, ce que c'était que le Ledja et les moyens dont le prince Ibrahim s'était servi pour réduire ces terribles insurgés : je vous annonçais la terminaison prochaine de cette affaire qui s'est prolongée un peu plus que je ne croyais, par un incident qui était venu la compliquer.

» Les Druses voyant qu'ils ne pouvaient plus tenir dans le Ledja, cherchèrent à faire une diversion en portant la révolte sur les montagnes de Rachéa et d'Hasbéa, qui sont à deux journées du Ledja, et qui se trouvent peuplées de Druses. Un des chefs, le plus entreprenant, se porta sur ces deux points, annonça aux crédules montagnards qu'Ibrahim-Pacha avait été tué et son armée défaite, et parvint, au moyen de ces mensonges et de promesses fallacieuses, à soulever une partie de ses coréligionnaires; les chrétiens restèrent fidèles. Le prince Ibrahim, avec une portion des troupes, se mit à la poursuite des nouveaux insurgés qu'il atteignit le 24 juin dans le defilé de Backa, où ils s'étaient réunis pour défendre le passage de Rachéa. Ils furent chassés de cette position et battus encore le lendemain à Rachéa, où ils s'étaient retranchés. Le 4 juillet ils furent défaits de nouveau et perdirent une grande quantité de monde et de butin. Ceux qu se sauvèrent allèrent se réfugier dans un point de la montagne très-escarpé.

» L'infanterie régulière et la cavalerie ne pouvant par agir, S. A. les fit débusquer par les troupes Arnaoutes, un corps de l'Emir-Kalil, fils, de l'Emir-Beschir et 2,000 Naplousins. Ils éprouvèrent un terrible échec à la suite duquel ils vinrent demander grâce au généralissime. Les armes furent remises, et les malheureux paysans, victimes de leur crédulité rentrèrent chez eux. Le 17 juillet, S. A. était de retour au Ledja. Une attaque générale allait infailliblement détruire ce qui restait de Druses dans ces rochers; mais informés des dispositions qui devaient être prises, les principaux chefs sont venus la veille se jeter aux pieds du prince pour demander grâce, sans stipuler aucune condition, s'en rapportant entièrement à sa générosité. Les armes ont été déposées; une partie des troupes a déjà quitté le Ledja, et S. A. sera ici demain ou après-demain.

» Voilà donc l'affaire des Druses entièrement terminée : ce sera un épisode assez important dans les annales du règne de Méhémet-Ali. Sans chercher a m'ingérer dans les affaires du gouvernement ni prétendre m'établir juge de ses actions, quoique exclusivement occupé de mes fonctions toutes scientifiques et humanitaires de médecin, je puis cependant avec vérité et indépendance dire que les Druses n'avaient pas de motifs suffisans pour se mettre en révolte, alors qu'ils étaient soumis à la loi commune du recrutement, et qu'ils devaient fournir leur contingent d'hommes comme le reste de la population, Pendant les sept mois que les Druses sont restés en état d'insurrection, ils ont fait preuve de courage et d'une certaine habileté.

» Ils avaient su choisir les positions les plus convenables, pour se défendre et adopter la seule tactique qui leur convînt, celle des guérillas; mais ils ont souillé leur courage par les actes de barbarie qu'ils ont commis sur les prisonniers qu'ils ont tous égorgés en leur faisant souffrir des tourmens inouïs, leur crevant les yeux, leur arrachant les dents, etc. Le gouvernement au contraire a mis, il faut le dire, beaucoup de modération, et à part un soufflet donné et la moustache brûlée à un Druse, par un haut personnage, acte de lâcheté qui a été désapprouvé par le généralissime et par tout le monde, aucune mesure illégale n'a été employée contre eux. Le prince Ibrahim, que des personnes se plaisent à représenter comme un homme féroce, a montré beaucoup d'indulgence et a fait punir sévèrement ceux qui ont exercé le moindre acte de violence envers les femmes et les enfans; et bien que la loi du Coran l'autorisât à rendre esclaves, non-seulement les hommes armés, mais encore les familles des gens qui sont, aux yeux des Musulmans, plus infidèles que les Juifs et les Chrétiens, il a fait donner la liberté à tous ceux qui avaient été faits prisonniers.

» Parmi le butin que les soldats ont pris aux Druses, se trouvent plusieurs de leurs livres religieux. J'ai pu me procurer beau-

coup de manuscrits intéressans sur leur dogme, leurs croyances, leur morale envers eux et envers les autres sectes. J'ai trouvé un catéchisme par demandes et par réponses qui est l'abrégé de toute leur doctrine, où j'ai puisé des données assez exactes. L'analyse que j'ai lue de l'ouvrage que M. de Sacy a publié sur la religion des Druses, ne me paraît pas contenir tout ce qui se trouve renfermé dans les manuscrits que j'ai à ma disposition ; du reste il n'y a qu'un événement comme celui-ci qui pût mettre au jour les écrits que cette secte tenait soigneusement cachés et qu'on n'eût pu se procurer par aucun moyen ni à aucun prix. C'est une mine que je livrerai à l'exploitation de nos orientalistes. »

— Les affaires de la Suisse continuent à intriguer vivement tous les esprits, et il est difficile de prévoir comment elles se termineront. Le *Journal des Débats* annonce aujourd'hui qu'aucun des trois avis présentés à la diète helvétique n'est de nature à satisfaire la France. Celui qui sera probablement adopté est l'avis de la commission, qui conclut au refus, mais après avoir exigé du prince Louis qu'il opte entre la qualité de citoyen français et celle de citoyen suisse. Le canton de Thurgovie promet de le surveiller. Dans le cas où cet avis prévaudra, que fera la France ? Le *Journal des Débats* contient quelques menaces adressées à la diète. « Nous » ferons, dit-il, ce qui sera dans notre droit et dans notre intérêt. » Nous avons demandé justice, nous l'aurons. Est-ce la guerre ? » dit-on. Nous ne renonçons, certes, pas à l'idée de voir le gou» vernement recourir à l'emploi de la force et contraindre la Suisse » par les armes même, s'il le faut, à expulser Louis Bonaparte. » Nous sommes persuadés cependant que nous ne serons pas obligés » d'en venir à cette extrémité. Il est impossible que la Suisse ne » finisse pas par écouter les conseils de la sagesse et de la justice. »

Malgré ce langage de la feuille ministérielle, le cabinet commence à comprendre qu'il s'est engagé dans une affaire fort difficile à terminer honorablement. Quelques préparatifs de guerre sont déjà commencés, et plusieurs régimens ont été dirigés de Lyon sur toute la ligne du Jura.

— On pensait généralement à Lucerne, le 2 septembre, que la diète ne se prononcerait point dans la séance du lendemain sur l'expulsion du prince Louis Bonaparte, mais qu'elle s'ajournerait pour attendre des instructions spéciales de chaque état confédéré. La demande d'expulsion serait alors traitée et résolue par une diète extraordinaire, qui ne s'assemblerait probablement qu'à la fin du mois. (*Journal des Débats.*)

— On mande de Genève dit le journal ministériel du soir :

« Le bruit a couru que Louis-Napoléon a passé par notre ville, et qu'il avait pris la résolution de s'éloigner de la Suisse. »

Le *Courrier de Lyon* rapporte la même nouvelle, à la date du 29 août.

Du 8. — On écrit de Valençay, le 5 septembre :

« Nous venons d'être témoins d'une douloureuse et imposante cérémonie. C'est aujourd'hui qu'ont eu lieu dans l'église de Valençay les obsèques de M. le prince de Talleyrand.

» D'après le désir exprimé par le prince ses restes avaient été apportés dans cette ville où il avait concentré ses plus chères affections et où vivra long-tems le souvenir de ses bienfaits. Il est impossible de décrire l'empressement des habitans de Valençay et de ceux des cantons voisins à venir rendre au prince qu'ils regrettent ces tristes et derniers devoirs. Ailleurs on rappellera les talens si éminens du prince, les services qu'il a rendus a son pays pendant sa longue carrière politique : ici les voix ne se réunissaient que pour répéter l'éloge de l'homme privé, du bienfaiteur de la contrée, enfin de celui dont on pouvait dire avec vérité que son cœur égalait au moins son esprit. »

AFFAIRES D'ESPAGNE.

Une lettre de Burgos, du 29, nous annonce que le général Balmaseda, réuni aux guérillas de Carrion et de Modesto, vient de s'emparer de la ville de Pesquera sur le Duero, dont la garnison, forte de quatre cents hommes de la ligne et de deux cents gardes nationaux, est restée prisonnière. Les autorités de Penafiel, en apprenant cette nouvelle, se sont retirées à Cuellos.

— Voici le rapport d'Oraa qui confirme son échec de Morella tout en cherchant à l'atténuer :

« Excellence, l'assaut n'ayant pas eu lieu le 15, et m'étant conformé aux avis du commandant général du génie, j'ai ordonné l'assaut contre la brèche, combiné avec une escalade par trois points différens. Chacune des divisions d'infanterie a tiré au sort un bataillon destiné à ce service. L'assaut de la brèche a été confié au bataillon des grenadiers de la garde royale provinciale, aux compagnies des provinces de Santiago, à une compagnie moitié composée de sapeurs, et à une division d'artillerie, soutenue par les bataillons de la reine et de la régente sous les ordres du brigadier Aspiroz.

» Les bataillons de Cordoue, de Castille et de volontaires de Navarre, appuyés par les chasseurs d'Oporto, devaient attaquer les trois points désignés. Au signal donné, ces troupes se sont avancées avec une bravoure digne d'un meilleur sort. Les grenadiers arrivèrent à la brèche au point où la mort de quiconque entrait semblait certaine. L'ennemi nourissait sur ce point le feu le plus meurtrier. La mitraille et les grenades à la main pleuvaient sur les assiégeans.

» Les troupes, malgré leurs pertes et la mort de leurs meilleurs officiers, notamment du jeune Alonzo, chef d'état-major, conservaient leurs positions. Le colonel don Bruno Poreilloy Velasco et le major Las-Heras, trouvèrent une mort glorieuse sur le même point. J'espérais que les trois attaques sur d'autres points feraient une utile diversion, mais le bataillon de Cordoue avait été forcé par la mitraille de reculer. Le 2e de Castille et les volontaires de Navarre avaient cependant planté leurs drapeaux sur la muraille ; mais écrasés par les projectiles ils s'étaient repliés. Tout espoir étant déçu de ce côté, il ne restait qu'à arrêter l'effusion du sang. J'ordonnai la retraite des troupes qui ne respiraient que vengeance contre un ennemi protégé malheureusement par la nature et par une formidable artillerie.

» La bravoure des troupes a été admirable, et si elle n'a pas été heureuse en cette circonstance, elle ne mérite pas moins la reconnaissance de S. M. et de la patrie. Dieu vous garde !

Marcellino Oraa.

» Quartier-général devant Morella, 17 août. »

— Les journaux libéraux de la frontière confirment tout ce que nos correspondances ont dit de la déroute de l'armée d'Oraa. La *Sentinelle des Pyrénées* contient le passage suivant :

« Nos lettres de Morella, d'Alcantiz et de Saragosse sont remplies de faits tellement incroyables que nous nous abstenons de les reproduire. L'une de ces lettres nous annonce que la retraite de l'armée était plutôt une fuite, que le nombre des blessés à Saragosse s'élève jusqu'à 3,000, et que la perte totale s'élève à 9,000 hommes.

» Une lettre de Daroca, du 23, nous assure que Cabrera s'est déjà mis en marche, et a pénétré dans la province de Cuença par Contreras et Minglanilla. Cette direction fait supposer qu'il veut inquiéter Madrid, ou chasser Narvaez de la Manche. »

— On écrit de Madrid, 29 août :

« Les événemens de Morella avaient répandu le découragement et la tristesse dans la capitale ; des lettres de Valence du 25 viennent d'augmenter ces sentimens, et de donner un nouvel aliment aux commentaires dont l'armée du centre était l'objet. Pendant qu'une garnison d'élite foudroyait sur les remparts de Morella nos soldats dévoués, Cabrera portait la terreur jusqu'aux portes de Valence.

» Cette complication a éveillé l'attention des ministres qui sont décidés à châtier l'insolence de ce partisan. On assure que le général Latre, dont la bravoure est connue, doit prendre le commandement de l'armée du centre ; cette dernière nouvelle néanmoins mérite confirmation. »

— Les journaux de Madrid du 29 contiennent des nouvelles de Cabrera, qui a paru dans les environs de Valence, et dont l'activité rappelle celle de Gomez. On lit dans le *Correo nacional* :

« Il résulte des lettres du 23, que l'avant-garde de Cabrera, composée de 100 fantassins et 40 chevaux était déjà arrivée à Pajol à trois heures de distance de cette capitale.

» Du 24, à neuf heures du matin, le gros de la faction qui a passé la nuit à Puzol et à Rafel-Bunot a opéré un mouvement vers cette capitale. Les rebelles ont établi un fort détachement en observation dans le bourg d'Albalat. Cabrera a pris la direction de Moncada. La force de son corps d'armée se compose de cinq bataillons de Forcadell, et de quatre bataillons sous ses ordres immédiats, en tout, un peu plus de trois mille hommes et trois cents chevaux.

» A midi, Cabrera est à Godella. On dit qu'il a distribué de l'argent à ses troupes. Du reste, les factieux continuent leurs pillages et leurs excès accoutumés. A quatre heures de l'après-midi, toute la faction vient de passer à Paterna, où, après avoir traversé la rivière, elle s'est divisée en deux corps : le premier a pris la direction de Cuarté, et l'autre celle de Manises. A six heures les factieux sont entrés à Cuarté. Le capitaine d'un bâtiment de guerre anglais, mouillé dans le port de cette ville, a offert ses services au commandant en second ; celui-ci les a refusés, et tout en le remerciant de ses offres amicales, lui a indiqué le port de Grao où il pourra être utile aux habitans pour la défense de leur place. A sept heures, on vient de renforcer partout les postes de cette ville, établissant des sentinelles avancées et prenant enfin toutes les précautions exigées par les circonstances critiques où nous nous trouvons. »

PAYS-BAS. — *La Haye, 7 septembre.*

Le *Handelsblad* dit avoir reçu communication de ce qui suit de la part de maisons de commerce respectables de Rotterdam :

On n'a pas abandonné l'espoir que le roi de Hollande adhérera aux nouvelles propositions qui ont été faites ces jours derniers par la conférence, ou seront faites au premier jour par elle, et qui ont surtout pour objet la révision aussi bien de l'arriéré de la dette que de la part qui incombe à la Belgique.

On nourrit cet espoir avec d'autant plus de fondement qu'on croit que, par contre, ce traité contiendra quelques dispositions plus favorables à la Hollande en ce qui concerne le péage sur l'Escaut et la route par Sittard.

Quant à la question territoriale, on est tombé d'accord, qu'il ne peut être fait aucun changement quelconque et les efforts que fera Léopold lui-même, pour obtenir d'autres dispositions échoueront contre la ferme volonté de la conférence.

Le *Handelsblad* ajoute en note qu'il n'a pas reçu de nouvelles directes de Londres, et qu'il apprend de La Haye que les propositions de la conférence n'y sont pas encore arrivées. Aussi, dit ce journal, nous ignorons d'où nous pourrions conclure qu'il faut espérer que notre gouvernement consentira à de nouveaux sacrifices, quelques détours que l'on prenne pour l'y faire consentir.

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

LUXEMBOURG, 12 *septembre.*

Les relations du grand-duché de Luxembourg avec la confédération germanique sont une source inépuisable de déraisonnemens et de propositions déloyales pour les journaux et les publicistes de la Belgique. Lorsqu'il s'est agi d'entraîner le Luxembourg dans le mouvement révolutionnaire, Nothomb et autres ont soutenu que les prétendus liens entre le pays et l'Allemagne étaient absolument fictifs et n'engageaient personne à rien. Le Luxembourg, y compris le chef-lieu, était, au dire de ces avocats de l'insurrection, irrévocablement et sans réserve acquis à la Belgique, par le fait seul qu'elle y avait distribué des emplois et des faveurs, et que les habitans avaient laissé faire. On s'est à la vérité un peu ravisé depuis. Déjà on a renoncé à la ville et à la forteresse dont le pays tient son nom. Le chef-lieu, sous l'autorité du pouvoir légitime, sera toléré, au moins provisoirement, par le pouvoir intrus, comme un oasis de terre maudite au milieu d'un pays de promission. Voilà du moins une concession. Une autre est proposée par les organes d'un parti puissant, celle de respecter les relations du pays avec l'Allemagne (relations dont l'existence n'est plus contestée si non par l'*Echo* d'Arlon), pouvu que la diète admette dans son sein, le représentant du pouvoir révolutionnaire, et confie ses clefs à l'agent de ses ennemis naturels, politiquement parlant. Le *Courrier de la Meuse* et d'autres journaux ne voient rien de si simple que de substituer au grand-duc Guillaume le grand-duc Léopold.

Le roi Guillaume était membre né du puissant corps germanique à raison de ses principautés héréditaires nassauviennes. Ces états ont été assignés à d'autres puissances, et ont été remplacés par le Luxembourg, contre le gré du roi; car son représentant au congrès (M. de Gagern) avait été momentanément disgracié pour avoir consenti à cet arrangement. (Voyez l'ouvrage : *Ma part à la politique*, par M. de Gagern). Spolier le roi Guillaume des droits ainsi acquis à titre onéreux, et solemnellement garantis par l'Europe, et en disposer en faveur du commandant de l'avant-garde française, ne serait suivant ces publicistes belges, qu'une bien petite peccadile tant aux yeux de la morale qu'aux yeux de la politique. Et ce sont des hommes d'état, et des hommes qui se piquent d'être les champions de la religion catholique en Belgique qui parlent sérieusement de ces choses là! Les coryphées du parti catholico-politique non seulement trahissent par ce langage leur défaut de conscience et de principes, mais ils compromettent aussi l'avenir politique de l'état qu'ils veuillent servir.

Seule, la Belgique ne pèse rien dans la balance des états. Mais elle s'accroche à la France, qu'elle encourage aujourd'hui dans l'abus de la force contre le bon droit, pour devenir un bon matin elle-même victime des doctrines qu'elle préconise actuellement. Que la France dise à toute occasion *qu'elle a trop de sentiment de sa force* pour permettre telle chose, cela se conçoit encore : C'est le lion qui montre sa denture pour prouver qu'il a raison. Mais la Belgique, moins que tout autre état, ne devrait pas se mettre sous l'égide d'une force empruntée pour attaquer les droits d'autrui, ou pour vouloir se soustraire, comme elle le fait encore, à des engagemens qu'elle a contractés légalement. Plus que tout autre elle a à craindre l'abus de la force contre la faiblesse et ainsi plus que tout autre elle devrait prêcher en faveur des principes de droit et de justice dans lesquels seuls réposent les garanties de son avenir, au lieu de rénier le lendemain les engagemens de la veille, et de dire : autre jour autre marché.

La France l'absorbera un jour, en vertu du droit de sa force ou elle l'abandonnera de nouveau à elle-même. Dans ce dernier cas elle resterait à la merci du plus faible de ses voisins. La Hollande la domine, lui fait la loi sous plusieurs rapports. Elle tient les clefs de ses fleuves; elle peut à tout instant interdire son commerce maritime, et la frapper au cœur sans s'exposer le moins du monde. La Hollande est invulnérable du côté de la Belgique, tandis que celle-ci lui présente son flanc le plus faible. Elle renferme en outre dans son sein des partis divers dont l'un serait bien à rédouter en cas d'une invasion hollandaise, tandis que la Néerlande présente une masse compacte qui n'a d'autre mot d'ordre que patrie et *Nassau*.

La Belgique a donc toutes les raisons du monde d'être sage et de ne pas adhérer à l'abus de la force brutale contre les principes de justice et de droit. H.

— On lit dans le *Courrier français* :

Des lettres particulières de Londres nous font connaître que la question hollando-belge a fait un pas. Lord Palmerston paraît avoir amené la Prusse et l'Autriche à reconnaître que la portion de la dette mise à la charge de la Belgique par le traité des 24 articles, était beaucoup trop lourde, et qu'il y avait lieu à modifier cette clause du traité. Ainsi, quatre puissances sur cinq seraient à peu près d'accord sur le principe de la question de la dette; mais sur le mode d'exécution, on ne s'entend pas aussi bien.

L'allégement de la Belgique aura-t-il lieu d'après les élemens du travail que viennent de terminer les commissaires belges envoyés pour cet objet, ou bien en vertu d'un arrangement à l'amiable? Lord Palmerston incline, dit-on, pour cette dernière manière de procéder quoiqu'elle ait déjà fort mal réussi une première fois, puisqu'il faut revenir sur le compte qui avait été fait ainsi. C'est vraiment une chose à remarquer, que la légèreté avec laquelle certains hommes d'état traitent les affaires de ce monde. Après plusieurs années passées en discussions et en protocoles, ils ne peuvent plus arrêter une liquidation d'après des chiffres exacts, ce que le miondre commis d'ordre aurait fait en quelques semaines.

— Le *Journal de Francfort* publie une lettre que Louis Bonaparte adressa, il y a près de trois ans, à plusieurs journaux, tant de la Suisse que de l'étranger. Cette lettre n'est pas sans intérêt, au moment où de graves complications se sont élevées, au sujet du neveu de Napoléon, entre la France et la Suisse :

« Arnenberg, 24 décembre 1835.

» Plusieurs journaux ont annoncé que j'étais partis pour le Portugal dans le dessein d'épouser dona Maria. Malgré tout ce qu'il y aurait de flatteur pour moi d'obtenir une si jolie et si vertueuse épouse, je me sens néanmoins obligé de démentir ce bruit auquel d'ailleurs je n'ai pas donné lieu.

» Je trouve à propos d'ajouter que je refuserais de partager le trône de Portugal, dans le cas où quelques personnes auraient des vues sur moi. La manière noble avec laquelle mon père s'y refusa en 1810, lorsqu'il vit les intérêts de la France en désaccord avec ceux de la Hollande, est encore gravée dans ma mémoire.

» Par son exemple, mon père m'a fait comprendre que l'on doit préférer sa patrie à toutes les cours étrangères.

» Persuadé que l'illustre nom que je porte ne sera pas toujours aux yeux de mes concitoyens un titre d'exclusion pour moi, puisque sans cesse il leur rappellera 15 ans de gloire, j'attends avec tranquillité dans un pays libre et hospitalier le jour où le peuple français redemandera dans son sein ceux qui en ont été bannis par 1,200,000 bayonnettes étrangères. L'espoir de servir une fois la France, comme citoyen et comme soldat, fortifie mon âme; je préfère cet espoir à tous les trônes du monde.

» Signé : LOUIS-NAPOLÉON. »

ANNONCES ET AVIS DIVERS.

LA VENTE DÉFINITIVE

De la grande et belle MAISON d'habitation appartenant aux héritiers Evert, de Bereldange, et située en ce dit village, sur la grand'route, et de ses dépendances, aura lieu MARDI, 25 du courant, à deux heures de relevée, en ladite auberge.

Luxembourg, le 11 septembre 1838. MAJERUS, notaire.

A LOUER

UN REZ-DE-CHAUSSÉE TRÈS-COMMODE,

MARCHÉ-AUX-POISSONS, N° 525,

occupé par les époux FENDIUS.

LUXEMBOURG. — IMPRIMERIE DE J. LAMORT, PLACE D'ARMES.